

# PRÉFACE

PAR **TASSADIT IMACHE\***

Sans l'avoir connue, cette mère m'est familière!  
De *Visages d'une absente* on aime les images, on s'attache aux voix. Le texte est sensible et empreint de pudeur. Une éthique a présidé au montage – dans l'apparition des visages et l'ordonnement des voix – c'est certain. On perçoit au cœur de l'écriture, le respect de l'autre : individu singulier quand bien même serait-il votre frère ou votre sœur!

Une place est ouverte à chacun dans le récit pluriel qui raconte Madeleine Goldbronn, c'est elle l'absente. Chacun peut esquisser son portrait de Madeleine avec ses facettes, ses ombres, quel qu'ait été l'emplacement auprès d'elle. Là où le chaotique fraye, tant de questions foisonnent, chacun tient fort son visage et pose sa parole.

Je trouve beau, si crédible que le maître d'œuvre soit le dernier des enfants de Madeleine. Le seul à avoir vécu avec elle au sortir du ventre maternel et jusqu'à l'âge de la première vraie fugue, à 17 ans – n'est-ce pas ? Comme il a su tenir le fil continu de la vie de sa mère, faire naître le désir de la connaître ! Il ne se met pas en avant pour autant. On sent une ferveur et une tension à la fois. C'est comme s'il voulait disparaître, s'absenter du plan. Il a laissé visibles les trous et les accrocs dans la trame

---

\* **Tassadit Imache** a publié cinq romans, dont *Une fille sans histoire* (Calmann-Lévy), *Presque un frère* et *Des nouvelles de Kora* (Actes Sud).

de l'histoire. Il montre le pouvoir redoutable des silences sur les vies. Dans toute histoire, il y a des flottements, des trompe-l'œil, des impasses, ces points de suspension sous les pas de Madeleine dans le labyrinthe. À chacun sa vérité : son ressenti, le choix des mots, son arrêt sur image. Et c'est la fille aînée, rétablie tard dans sa lignée, qui, à la mort de cette mère, choisit l'amour vivant avec la fratrie retrouvée, comme cadeau imprévisible de Madeleine. Fin du *mythe* de Madeleine Golbronn avec son entrée dans l'Histoire ? Madeleine, sauvée par le cheminement de ses enfants. Les visages de l'absente, ce sont ceux de ses enfants à l'arrivée – quelle revanche !

L'histoire qui nous est racontée enseigne et touche, au-delà du cercle familial. Ne sommes-nous pas tous des héritiers involontaires ? Des témoins partagés ? Ce qui nous est donné à voir, à ressentir si fort – me semble-t-il – c'est combien nous sommes les possédés de l'histoire de nos parents, tantôt des affranchis, tantôt des enfants aliénés, fous de leur mère à vie.

Au début du film, la musique métallique, presque dissonante nous prévient avant de consentir aux sonorités douces, intimes, chaudes du piano. « Je me souviens » dit la voix grave, pesée de Frédéric. Tandis que la tête d'un cheval à l'œil peint, dansant sur son axe, surgit dans le décor mobile d'un manège d'enfants. En ce temps-là, nous assure l'enfant blotti dans la voix de l'homme mûr : « Ma mère est le pilier autour duquel je jette l'amarre de mon regard ». Cela m'a plu instantanément que le présent réside, là où l'imparfait aurait trahi !

J'aime ce portrait au plus juste, mouvant donc, d'une mère insaisissable que ne recourent pas les enfances de ses enfants. Des enfances surexposées, interrompues, déplacées, empor-

tées, juxtaposées, compartimentées dans leur bulle d'angoisse, d'incompréhension, de souffrance, de révolte, de chagrin, de solitude, d'oubli, avec des parenthèses douces mémorables, des petites joies partagées, précieuses, moments brefs, furtifs, passés ensemble : cette carte dessinée aussi par deux petites filles qui veulent tant, pour Noël, bercer et réconforter leur mère.

Et j'entends aussi comme légitime le cri ravalé d'un autre fils qui veut continuer à vivre sans elle. Il sait bien « de qui il est ». Sa famille, c'est celle dont il se souvient : elle l'a aimé et fait grandir et se tenir debout. Il ne craint pas d'ajouter sa vérité : « J'ai toujours été heureux ! ».

Alors cette imagerie vraie de la mère, retirée du secret, touche par touche, restaurée avec toutes ses traces illisibles, les pliures, les recollages, les nervures. Veines bleues que Patricia voit affleurer sur le ventre de Madeleine avec cet œil perçant de l'enfant en manque de sa mère. Elle a deviné sans comprendre, sous cette peau-là, une préhistoire de la mère, cette femme inconnue.

Frédéric Goldbronn démontre ici que la chronologie sert peu, les hypothèses désorientent. La sensibilité et l'expérience de la vie sont de meilleurs guides pour la quête qu'il conduit. Saint-Germain, le Luxembourg. Les noms fameux de la ville résonnent trop fort. Des jardins publics où se rencontrent les amoureux et se promènent les familles. Des hôtels où l'on survit, lieux dits de l'amour et de la solitude, de l'infamie sociale aussi. Les secousses de la vie, les violences de l'Histoire – l'Entre-deux guerres, l'Occupation, la déportation des Juifs, la guerre d'Algérie à Paris. Madeleine disparaît derrière la raison sociale d'un laboratoire où elle travaille. On la retrouve parmi les pionniers des premières cités HLM, dans les années soixante

où l'on reloge à la hâte les déracinés, les hébergés, les expulsés, les « en attente de domicile et d'identité fixes ». Madeleine passe en filigrane dans le tissu erratique de l'histoire sociale et politique, avec son regard indéchiffrable et son pas personnel.

Caducs!, les clichés judiciaires, administratifs d'un mauvais ventre maternel chez Madeleine Goldbronn. Les documents officiels que Frédéric lit dans le film – bouleversé et choqué, je l'ai entendu dans sa voix. Lorsque la loi se faisait grand inquisiteur des familles, condamnait et redistribuait les cartes des vies des enfants. Que nous dit de ces temps-là, le passage d'une femme déliée et qui s'entête à avancer seule contre tous? Décennies du siècle dernier où le contrôle social soupèse et tranche dans le vif. On ignore la psychologie de l'enfant. Coupable, la fille sans famille, sans protection, libre de son corps, indépendante par son salaire. Il s'agissait de protéger la Famille et de surveiller l'enfant, sans le connaître, sans entendre sa parole. Madeleine ne parviendra pas à « faire famille » dans le temps et l'espace moral et social concédé. Oui elle vit à l'hôtel. Oui elle a sa vie amoureuse. Oui mais tout aussi fort, permanent, au cœur de son identité, ce projet tenace d'avoir ses enfants avec elle, enfin une famille. Elle voudrait sa famille mais les hommes ne semblent pas la croire ou ne la reconnaissent pas comme mère de leurs enfants.

Elle échouera de son vivant... Elle aura ses enfants, mais elle en perdra en chemin, qu'on les lui ait pris ou qu'elle les ait laissés prendre. Une mère impossible en quelque sorte.

En noir et blanc, cette mère a un beau visage, un port de tête d'actrice, des yeux prenants. Mais elle ne parlait pas, semble-t-il. « Je regrette d'avoir été si jeune, de n'avoir pu parler avec elle » murmure Frédéric. Qu'il le sache et le croit : on aime et on admire cette femme qui n'a pas craint de disparaître incomprise!

Madeleine Goldbronn en mère qui ne parle pas. Qui n'avouera pas. Elle ne détrompe pas, remarque une de ses filles. Et quelle trace de sa prise de parole à l'heure décisive où l'enquête sociale conspirait à sa déchéance? Est-ce de n'avoir pas su, de ne pas avoir assez cru en la Mère? Est-ce sa propre mère qu'elle laisse condamner à travers elle? Le sait-on, on ne le dit pas assez : une bonne mère c'est aussi celle qui permet à ses petits de se construire sans elle.

Madeleine et son irréductible « moi », rendue trop tôt à la fin de sa vie, du fait de la maladie. On l'attend, on la guetterait presque : ce moment de vérité où parfois tout se dit et se dévoile soudain. Oui, mais le cercle social est là aussi : au pied de son lit, des collègues de travail à côté de ses enfants retrouvés, réunis, dans la chambre de l'hôpital. Elle égrène les présentations des siens et réussit presque. Mais à l'endroit où se tient sa fille Catherine, elle dit alors aux gens, la désignant : « Un membre de la famille » en place de « Ma fille ». Si Madeleine ne s'autorise pas à réclamer cette fille-là, c'est qu'on lui en a dénié le droit! La blessure est là, vraie, profonde, vive. C'est bien sa fille aimée! Mais elle, Madeleine est toujours sa mère illégitime. Une fois revenue de sa douleur, Catherine le reconnaîtra : « Ça a continué après elle ». Les frères et sœurs – cet amour-là nous dit-elle. Sa mère lui a fait « ce beau cadeau ».

Une pensée : Madeleine Goldbronn si présente au monde, soucieuse des plus faibles, des proscrits, des errants. Vivante aujourd'hui, je la verrais aux côtés des sans-papiers j'en suis sûre. Dans les années 90, je l'imagine à l'église Saint-Bernard, bras dessus, bras dessous, avec ma mère, sa contemporaine... Presque une sœur.

TASSADIT IMACHE